[illegible] : 0 Fr. 50. Août 1900.



L. DIDIER DES GACHONS, ÉDITEUR

146, Rue Saint-Jacques, Étampes (S.-&-O.).

N° 8 — Août 1900

L'HÉMICYCLE

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

publiée sous la direction de

L.-DIDIER DES GACHONS

et la collaboration artistique et littéraire de

ANDRÉ DES GACHONS — JACQUES DES GACHONS

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON

Administrateur pour Lille et la Flandre : G.-Z. CLOUWEZ.

SOMMAIRE :

TEXTE :

IMAGES :

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé :
3, Villa Michon (rue Boissière), Paris.

Abonnements à *l'Hémicycle :*

UN AN : **6** FRANCS. — ÉTRANGER : **8** FRANCS. — LE NUMÉRO : **0,50.**

Membres fondateurs :

COTISATION ANNUELLE : **20** FRANCS.

N. B. — Cette cotisation donne droit, en même temps qu'au titre de Membre fondateur, à un abonnement à la Revue et à *six aquarelles* de ANDRÉ DES GACHONS, GASTON LOUIS, RICARD CORDINGLEY, etc., coloriees à la main par l'auteur, et offertes tous les deux mois.

Envoyer cotisation ou abonnement accompagné du mandat en valeurs postales à l'Editeur de l'HÉMICYCLE, à Étampes.

Adm. pour Lille et la Flandre : 68, rue Jacquemars Giellée, à Lille.

Cartes postales illustrées, d'après documents

depuis 10 francs le 100, pour cent ; 5 francs le 100, pour mille

(papier de luxe, impression soignée).

L. DIDIER DES GACHONS, photograveur à ETAMPES.

Les collectionneurs pourront se procurer une série de 35 cartes postales *au prix de* **3.50 franco** — *représentant les principaux cites et célébrités du Berry.*

A nos prochains Sommaires :

Stances, par Jean Moréas; Poème, par E. Verhaeren; Automne, par A. Lenalie ; Chanson, par R.-M. Clerfeyt ; L'aœde et l'éphèbe, par R. le Brun ; et des œuvres nouvelles de Paul Fort, Ch. Chanvin, Stuart Merrill.

Le numéro prochain contiendra l'aquarelle originale de André des Gachons, réservée à nos membres fondateurs.

Nos Membres fondateurs sont, à la date du 1er août : MM. Bucquet, Ch. Crothers, Demange, Moissonnier, Paul Ducha ge, Elie-Léon Dufour, Lucien Lemaire, Mlle Mary Crothers, M Monfort, Mme Ocampo, Peyrot des Gachons, Mlle M.-L. Rabourdin, M Radou-Costinescou, Mlle Rivière, MM. Ternisien, A. Walker, W. Willis.

Dépôt principal :

TAILLANDIER, 11-13, rue Faidherbe, à Lille, et 197, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Dépositaires :

BRASSEUR, galeries de l'Odéon, Paris.
BOULINIER, 19, boul St-Michel.
LAROUSSE, rue des Écoles, Paris.
VILLERELLE, 59, rue des Mathurins, Paris.
FLOURY, 1, boul des Capucines.
LA PLUME, 31, r. Bonaparte, Paris.
MONOT et BLANC, rue Victor-Hugo, Lyon.
L BRIÈRE, rue de la Juiverie, à Etampes.
COUTE, rue de l'Hôtel de Ville, à Etampes.
CAIGN ULT, à Issoudun (Indre)
LECAT, à Chateauroux.

PAYSAGES

I

ENVIRONS DE DORDRECHT

Froide à ma main, mais pour elles tiède, je sens, ah ! dans cette eau brunie, ces vivantes racines heureuses.

Là, couché près d'elles, la joue contre le sol et sur l'herbe froissée, j'imagine la volupté des plantes. Roseau, croître ; aboutir à une hampe assurée ; laisser qu'elle s'incline au vent..... Un rat d'eau traverse l'eau brune ; il s'approche..... La nature m'accueille vraiment. Tranquille, immobile comme un morceau d'aviron qui pourrit, je veux que l'herbe, que le rat, que le roseau m'oublient... Sommes-nous bien ainsi ?...

Je sais bien que là-bas, au loin s'étend et fuit le paysage ; mais, plus grand que le reste fuyant de la terre, le roseau balancé s'élève — autant que le bruit que le vent en le courbant fait — au dessus du cri des marins, au loin, là-bas, larguant les voiles.

II

ENVIRONS DE HAARLEM (Avril)

Mais vivre, on le pourrait volontiers, dans ce pays riche en nuances — près de ce chant d'oiseau ;

sous ce nuage, dont le soleil trop matinal ne fait point d'ombre.

La route que j'avais suivie le matin était d'un bout à l'autre pavée de briques. Un noir canal incessamment la longeait. De l'autre côté du canal, des crocus, au ras du sol tendre ; culture de blanc, de jaune, de mauve ; crocus rangés par carrés, par couleur. Non loin un peu de neige fanée reste encore. Au loin, les dunes. — Puis des choucas qui volent lourdement sur de grandes étendues d'herbe.

André Gide.





DÉDICACE A CRÉPITUS

O dieu, dans la campagne, au grand soleil, ainsi
Qu'il est dit dans Flaubert, mon maître, je te chante !
Tu mets la joie au cœur d'une cité méchante
Et dans le corps troublé tu mets la paix aussi.

Fils de la bonne chère et du rire, dieu libre,
J'ai façonné pour toi cette coupe de buis :
Elle est pleine et sonore, écoute, tous les bruits
Ont écho dans ce vase offert par un félibre.

Dans la Provence d'or tes frères immortels
Ont, au flanc des côteaux empourprés, leurs autels ;
Je trouverai pour toi quelque grotte charmante :

Une vigne, des pins, de l'eau la défendront,
Les échos, tout le long du jour, te répondront,
Et la nymphe du bois deviendra ton amante.

JOACHIM GASQUET

Le Musée Secret.



CHŒUR D'HYMÉNÉE

Saisis ton flambeau résineux
Et que tes tempes, jeune dieu,
De myrte soient ornées.
Frappe le sol de tes pieds blancs ;
Au son des flûtes, viens chantant,
Hymen, ô Hyménée !

Myrtice, vermeille pudeur,
Ton visage imite une fleur
Aux flammes de l'aurore.
Sur la mousse, au profond du bois,
Un ruisseau murmure : ta voix
Parle plus douce encore.

Il est superbe ton héros !
Son casque luit et sur son dos
Le dur carquois résonne.
Si l'Amour ne l'avait blessé,
Il n'eût vivant jamais laissé
La victoire à personne.

Sous la fureur de ses désirs
Entends sa poitrine frémir :
  Telle, au soleil, la terre.
Que Vénus favorise un lit
Où par cet homme s'accomplit
  Le nocturne mystère !

Les parfums brûlent sur l'autel :
Descends des palais paternels,
  O vierge fortunée ;
Et toi, par ta droite conduits,
Presse les coursiers de la Nuit,
  Dieu d'hymen, Hyménée !

LIONEL DES RIEUX.

De MYRTICE, *tragédie.*



LA MAISON DU BAISER

Elle est dans la nuit grave et regarde le soir
Descendre comme une ombre au-dessus de la plaine ;
Les mots que l'on y dit s'y entendent à peine,
Et lorsque l'on y chante, c'est à peine plus haut
Que les vieux paysans sur le seuil des hameaux
Quand vient dimanche et que la procession passe...
Des mains d'amants, selon les heures, y enlacent
Le lierre qui retient ou le buis qui bénit,
Et, selon que la terre y répand ses saisons,
Les volets sont ouverts sur l'éclat des moissons
Ou sur l'hiver qui tombe avec sa douce neige...
La Maison du Baiser ! La forêt la protège !
On dirait à la voir, sur le bord de la route
Avec son ombre offerte à tous les vagabonds,
Que l'amour qui vit là, dans cette paix sereine,
Accueille tous les maux, reçoit toutes les haines
Et que, grâce à l'amour et que grâce au pardon,
Tous les tristes et tous les couples malheureux
Qui ont bu la coupe où boivent les amoureux
Ressortent résignés et s'en retournent bons !

EDMOND PILON.

Esquisse
par
V. Tardieu.



SALUT D'AUTOMNE.

Par les vertes collines, dans les splendides cieux et aux champs fleuris de l'âme, Délie, pour vous, tout est une fête de printemps : au loin, les tombes !

C'est vous que deux tendres enfants appellent douce mère, vous que les roses appellent leur sœur, et le soleil, votre divin ami, couronne de lumière votre brune chevelure.

Au loin, les tombes ! Fable lointaine est pour vous la mort ! Vous montez par le sentier des ans, et, avec une cithare d'or, Hébé sereine vous indique le sommet.

En bas, dans la vallée, où l'ouragan nous refroidit, nous vous regardons, souriante, monter, et un rayon de votre sourire brise les brumes paresseuses de l'automne.

GIOSUÈ CARDUCCI.

Traduit de l'italien par E. SANSOT-ORLAND.



IMPRESSIONS DU SOIR

GÉRARDMER (VOSGES).

Une immense nappe d'eau, avec au fond un immense soleil écarlate semblant disparaître avec regret d'un infini d'azur ! Une nature harmonieuse, dont les accords atténués par le silence de la nuit parviennent à mon âme avec les plus heureuses vibrations : c'est un spectacle enchanteur que ces alternances d'effets sur le lac moiré, ces teintes variées sur ce miroir enchaîné dans le creux des montagnes, ces brillantes paillettes d'or clairsemées sur une longue bande d'étoffe orientale où toute une gamme de nuances jaunes et bleues se marient avec beauté.

Cette grande lame nacrée aux fluorescences les plus fantastiques. Cette brume éthérée où semblent prendre leurs ébats les fées maîtresses des éléments : Douce et mélancolique rêverie !

Puis, quand du soleil le grand fantôme rouge a disparu dans les ravins arides, là-bas, bien loin, derrière les montagnes, le grand tapis aux mille reflets a fait place à un immense champ lisse de jais.

Parfois une ombre glisse, silencieusement, à la surface des eaux ; petit yacht doré qui berce deux amants que le soir a surpris enlacés. Quel plus beau sanctuaire de l'amour avec, au ciel, une pluie d'étoiles qui semblent chanter leur bonheur, tandis que dans les forêts voisines, les sapins verts, les edelweiss et les digitales exhalent une multitude de parfums.

Quel enivrement? Quel plaisir loin des maudits sons cuivrés lâchés des casinos et des hôtels qui, malheureusement, viennent quelquefois jeter un brin de civilisation dans ce coin si joliment sauvage. Et combien je leur préfère ces petites clochettes au son argentin qui réson-



nent si poétiquement dans les profondeurs de la nuit; ces petites lumières aux feux multicolores qui filtrent des maisonnettes étagées sur le versant de la montagne, pareilles aux bergeries d'enfant.

Et si je ne craignais de troubler le calme d'une nature si tranquille, si divinement belle, je chanterais mon bonheur aux échos.

G.-Z. Clouwez.

L'AME DES CHOSES

A mon ami R.-M. Clerfeyt.

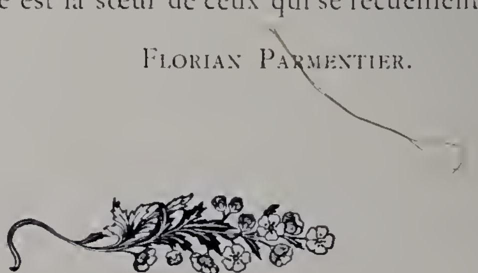
Heureux celui dont l'âme entend l'âme des choses
Et qui sait abriter son rêve dans leur cœur !
Il épanche sa peine au sourire des roses ;
Il essore sa fièvre aux soirs pleins de fraicheur ;

Il voit Dieu dans les champs riches d'apothéoses ;
Et parmi les remous d'un décor enchanteur
Il sent de ses défunts s'ouvrir les âmes closes,
Ou des yeux de son ange il revoit la couleur.

Il croit ouïr sa mère, au son lointain des cloches,
Qui tousse, et doucement murmure des reproches
Parce qu'il n'a pas fait sa prière à genoux.

Et tout dans la nature est pour lui simple et doux ;
La foule le repousse et les choses l'accueillent,
Car leur âme est la sœur de ceux qui se recueillent.

Florian Parmentier.





DANS LA MONTAGNE

GLACIER DES PÈLERINS (MONT-BLANC).

Comme devant la majesté des offices divins on apprend à connaître, à aimer et à glorifier le Créateur, au sommet des monts aux neiges éternelles on apprend aussi sa grandeur, sa puissance, et la gravité suprême de ses œuvres.

On monte vers les cîmes, lentement. Chaque pas est un effort que soutient l'espoir de l'extase et de la paix qu'on y va chercher : c'est un Golgotha doux et sublime

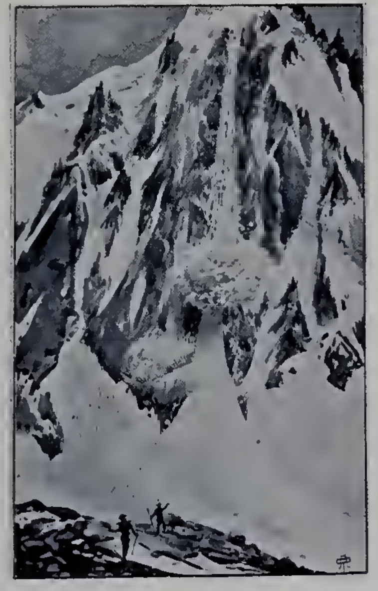
que l'on gravit, et à mesure que l'on s'élève, l'esprit aussi s'élève, et l'âme plane sur les choses. A mesure que se



rétrécissent les vallées, que se voilent aux regards les villages et que le son des cloches des troupeaux se perd dans l'éloignement, on les oublie peu à peu, distrait et attiré par de nouveaux spectacles. Le détail n'intéresse plus. C'est au-delà des roches que l'on escalade, au-delà du sentier que l'on foule que se portent les regards ; c'est au-delà de la montagne que l'on a gravie et dont le pied disparait dans les vapeurs ; c'est l'ensemble de tout un pays que l'on parcourt du regard, dans un immense cercle d'horizons indécis et sans bornes. Alors, lorsqu'on se considère seul, au-dessus de toutes ces villes enchevêtrées, dominant le fourmillement humain qui se meut au pied de ces montagnes, dans ces vallées où paissent d'innombrables troupeaux, lorsqu'on songe à ce qu'on est dans cet espace qui vous paraît infini et que le vol d'une hirondelle traverserait en une heure, votre orgueil est abaissé et vous trouvez petites et pitoyables les actions du monde, son remuement et ses sociétés.

Pour l'homme qui aime les plaisirs du monde, la mon-

tagne n'est qu'un monstrueux cauchemar : il n'y voit que sombres ravins, gouffres profonds, avalanches meurtrières. Mais il ne songe pas que dans l'ensemble, toutes ces choses ont leur âme singulière, la paix, et leurs caractères infinis, la solitude et le silence, et que celui qui sait goûter la paix et ses beautés apprend à se connaître : car l'homme est un être compliqué dont l'esprit plus que la montagne est raviné par les passions destructrices dont les crevasses et les gouffres anéantissent insensiblement sa sagesse et sa vie. Ranimé par un air pur que ne sauraient ternir les fumées du monde d'en bas, l'esprit se réveille, et, au milieu de cette simplicité primitive, de ces roches séculaires et sauvages, il redevient plus naïf. Alors il se sent meilleur. Il comprend que le progrès des choses n'a rien fait pour le cœur et que pour retrouver la simplicité au monde, il faut l'oublier le plus possible pour ne vivre que seul avec de vraies affections capables d'exalter son enthousiasme, parce qu'il ne saurait vivre sans enthousiasme et que l'enthousiasme naît de l'amour.



Et c'est dans la montagne, entre la terre et les neiges, que l'homme s'aperçoit qu'il n'est rien s'il ne comprend pas la nature telle que Dieu l'a créée et s'il n'a pas beau-



coup d'amour : car c'est l'amour qui fait vivre le cœur de l'homme et qui, avec le sentiment des choses, éveille son âme.

LE CHAUMEUX.

TABLETTES

Les Idylles antiques par Paul Fort (Edition du *Mercure de France*).

La poésie originale et la langue harmonieuse qu'a créées Paul Fort ne sont plus à louer : il n'y a qu'à constater que la quatrième série des ballades est aussi originale et harmonieuse que les précédentes. Les quatre volumes du poète n'en sont pas moins différents : les premières ballades étaient surtout mélodieuses, *Louis XI* avait surtout de l'ironie et de l'agrément, les *Idylles antiques* sont plus pleines de vie. Sans parler des *Jeux de l'hiver et du printemps* qui terminent le volume et qui sont de vraies et simples impressions d'homme, dans les *Idylles* elles-même la grâce et l'air d'antiquité ne sont que des vêtements superficiels dont Paul Fort couvre une nature belle et passionnée et qui est une nature éternelle : ce que le poète aime à voir dans les dieux c'est leur côté humain, et il ne chante les nymphes que parce qu'elles sont aussi jolies et touchantes qu'une femme aimée. La simplicité de la vie n'est soumise dans les *Idylles antiques* qu'au joug de l'harmonie et du charme, ce qui est un joug léger.

Poètes d'Aujourd'hui, morceaux choisis par Ad. Van Bever et Paul Léautaud (*Mercure de France*).

MM. Van Bever et Léautaud ont eu raison de collationner quelques poèmes de chacun de nos poètes principaux. Quelques inconnus en effet méritaient d'être mis en lumière et les autres, malgré leur peu de communauté d'idées, avaient besoin qu'on les réunît en une sorte de catalogue et qu'on étudiât soigneusement et ponctuellement le détail de leur œuvre : c'est en quoi les exactes biographies qui suivent les morceaux choisis sont d'un grand intérêt. Citons des oubliés : Rebell, Ducoté, Nohain, etc., et une dizaine de jeunes gens qui seront, je pense, la matière d'une seconde série. Citons aussi, avec tristesse, à propos d'un des principaux écrivains participant à ce recueil, la mémoire du poète Albert Samain. — Le livre de Van Bever et Léautaud, modestement présenté est un ouvrage important et précieux.

Ballade de la geôle de Reading par Oscar Wilde, traduction Henry D.-Davray (Edition du *Mercure*).

On lit rarement aujourd'hui des œuvres aussi franchement passionnantes que la *Ballade de la geôle de Reading* d'Oscar Wilde : aussi faut-il remercier Henry D.-Davray de nous l'avoir excellemment traduite.

Les prisonniers sont des hommes : mais ils envisagent la mort de si près qu'ils sont souvent plus humains que des hommes libres, et qu'ils sentent plus aigument la douleur : la sottise, la lâcheté et toute la laideur s'anoblissent en souffrance devant la mort. Le ridicule lui-même devient grandiose : ce n'est pas un spectacle sans beauté que la troupe de ces misérables processionnant autour de cette cour d'asphalte glis-

sant, ou bien s'asseyant, immobiles et muets comme des choses de pierre dans une vallée solitaire..

Mais ils ont d'autre part de la grandeur quand ils songent à la joie : il y a une attitude plus belle que celle de l'homme qui meurt martyr : c'est le geste de l'homme qui ne veut pas mourir. « Jamais je ne vis un homme regarder avec un œil aussi intense vers cette petite tente de bleu que les prisonniers nomment le ciel et vers chacun des nuages errants qui traîne sa toison enchevêtrée. »

Et c'est surtout par là qu'il faut louer l'œuvre passionnante et sincère d'Oscar Wilde ; car ici son livre de tristesse et d'horreur ne laisse pas de glorifier la beauté et la bonté de la vie.

PIERRE DE QUERLON.

*
* *

La Guerre des mondes par H.-G. WELLS, traduction de HENRY D.-DAVRAY (Edition du *Mercure*).

Si nous désirons tout d'abord classer le romancier anglais H.-G. Wells, il faut dire qu'il rappelle à la fois Jules Verne et Edgar Poë, Verne par sa prédilection pour les sujets à point de départ scientifique, Poë par son amour de l'horreur et par ses imaginations à la fois simples et pleines de nouveauté. Mais ces traits de contact n'empêchent pas Wells d'être un très original écrivain et un romancier de génie. Son chef-d'œuvre est, dit-on, l'*Ile du Dr Moreau*, que l'excellent traducteur Davray — à qui on ne saurait trop prodiguer les encouragements pour sa vaste entreprise de vulgarisation des ouvrages d'Outre-Manche — nous donnera cet hiver en français. Nous connaissons déjà grâce à Davray, deux livres de Wells : *La machine à explorer le temps* qui nous transporte aux dernières limites de la future humanité et *La Guerre des mondes* où il raconte la lutte extraordinaire engagée aux environs de Londres entre les hommes et les habitants de Mars descendus chez nous grâce à l'avancement extrême de leur intelligence en mécanique.

C'est grâce aussi à cette supériorité extravagante qu'ils jettent très vite la terreur sur la terre et qu'une semaine leur suffit pour faire de Londres une gigantesque ruine. On ne peut se figurer à quel point sont tragiques les épisodes de cette guerre inédite. La fuite des londoniens a une grandeur dantesque. Il y a aussi des passages d'un comique macabre qui ne peuvent être comparés à rien d'existant dans nos littératures actuelles. Les marsiens, à leur tour, arrivent à exciter la pitié autant que l'effroi par la façon dont ils meurent un à un sur le lieu de leur triomphe, charnier humain, dévorés par les microbes.

J. DES G.



REVUES A LIRE :

Le Mercure de France.
L'Ermitage.
La Plume.
La Vogue.
Le Pays de France.
L'Ar[illegible]
La Revue Phocéenne.
La Vie
La Tradition.
La [illegible].
Germinal.
Le Beffroi
Nea E[illegible]e.
Gallia.
L'Œuvre internationale
L'Effort.
La Terre nouvelle.
La Revue du Languedoc.
La Revue Franco-Allemande.



REVUE BIBLIO-ICONOGRAPHIQUE
RÉDACTEURS EN CHEF :
Pierre DAUZE — D'EYLAC
paraissant tous les mois (les vacances exceptées) donnant en supplément après chaque grande vente publique de livres, la liste des prix pratiqués.
Abonnement 12 fr par Année

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE
Par Pierre DAUZE
Un fort volume in-8, paraissant chaque année et donnant la description et les prix des livres vendus publiquement à PARIS et en PROVINCE.
36 francs par Année.
Bureaux : 9, rue du Faubourg Poissonnière, Paris

Changements d'adresses :

La rédaction de
L'HÉMICYCLE
est désormais tranferée.
3, Villa Michon rue Boissière.
PARIS

LA VOGUE
depuis sa fusion avec
l'ANTHOLOGIE-REVUE
est 72, rue du Faubourg-
Poissonnière, PARIS.

La revue espagnole
PÈL & PLOMA
appartado en Correos, n 121
BARCELONA.

L'ERMITAGE
3, Villa Michon (rue Boissière),
a son dépôt principal
chez VILLERELLE,
59, rue des Mathurins, PARIS.



Étampes. — Imp. Le[illegible]. [illegible]



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle [illegible] de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef: Pierre de Qu[illegible] [illegible] rue Boissière, Paris

Collaborateurs artistiques : Paul Br[illegible], [illegible] V. Charpiot, André des Gachons, De[illegible], H. Gi[illegible], [illegible] Giffard, Henri Gentil, L[illegible] de Jon[illegible], G[illegible] Louis, F. Maillaud, G. Ricard Coadingt[illegible], [illegible] R[illegible] cutgosse, F. Rup, Tardifu, J. W. Ske[illegible], Jean V[illegible] Vibert.

Collaborateurs littéraires : Blanc[illegible] R[illegible] Bouyer, René Boylesve, Th. Braun, Ch. Ch[illegible], [illegible] R. M. Clerieyt, G. Z. Clouwez, H. D. D[illegible], [illegible] Ed. Ducoté, Louis Farulet, M. de Fahah[illegible], [illegible] Jacques des Gachons, Ernest Gau[illegible], An[illegible] Gourmont, Charles Guérin, N[illegible] Henn[illegible], [illegible] Francis Jammes, Hugues Lapaire, Roger le B[illegible], [illegible] Louis Mercier, Gabriel Meusnier, M. Monmar[illegible], [illegible] Maurice Rollinat, Lucien Levaire, Stuart M[illegible] A[illegible] Louis Payen, Edmond Pilon, Hugues Rebell, [illegible] Jules Renard, Lionel des Rieux, V. Ritt[illegible], Jean I[illegible] Antoine Sabatier, Ed. Sansot-Orland, Émile V[illegible]



L. DIDIER DES GACHONS, ÉDITEUR
[illegible] rue Saint-Jacques, Étampes (S.-&-O.).

N° 9

Septembre 1900



REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

publiée sous la direction de

L.-DIDIER DES GACHONS

et la collaboration artistique et littéraire de

ANDRÉ DES GACHONS JACQUES DES GACHONS

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON

Administrateur pour Lille et la Flandre : G.-Z. CLOUWEZ.

SOMMAIRE :

TEXTE :

IMAGES :

AQUARELLE RÉSERVÉE A NOS MEMBRES FONDATEURS :

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé :
3, Villa Michon (rue Boissière), Paris.

Abonnements à *l'Hémicycle :*

Un an : **6** Francs. — Étranger : **8** Francs. — Le Numéro : **0,50**.

Membres fondateurs :

Cotisation annuelle : **20** Francs.

N. B. — Cette cotisation donne droit, en même temps qu'au titre de Membre fondateur, à un abonnement à la Revue et à *six aquarelles* de André des Gachons, Gaston Louis, Ricard-Cordingley, etc. coloriées à la main par l'auteur, et offertes tous les deux mois.

Envoyer cotisation ou abonnement accompagné du mandat en valeurs postales à l'Editeur de l'HÉMICYCLE, à Etampes.

Adm. pour Lille et la Flandre : 68, rue Jacquemars Giellée, à Lille

---

Cartes postales illustrées, d'après documents

depuis 10 francs le 100, pour cent : 5 francs le 100, pour mille

(papier de luxe, impression soignée).

L. DIDIER DES GACHONS, photograveur à ETAMPES.

Les collectionneurs pourront se procurer une série de 72 cartes postales variées *au prix de* **6 fr. franco.**

A nos prochains Sommaires :

Poèmes, de E. Verhaeren, Hugues Rebell, Paul Fort, Ch. Chanvin, Stuart Merrill, Paul Briquel. — Proses, de René Boylesve, J. Marion.

—

Nos Membres fondateurs sont, à la date du 1er Septembre : MM. Bucquet, Ch. Crothers, Demange, Moissonnier, Paul Ducharge, Elie-Léon Dufour, Lucien Lemaire, Mlle Mary Crothers, M. Monfort, Mme Ocampo, Peyrot des Gachons, Mlle M.-L. Rabourdin, M. Radou-Costinescou, Mlle Rivière, MM. Ternisien, A. Walker, W. Willis.

Dépôt principal :

TAILLANDIER, 11-13, rue Faidherbe, à Lille, et 197, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Dépositaires :

BRASSEUR, galeries de l'Odéon, Paris.
BOULINIER, 19, boul. St-Michel
LAROUSSE, rue des Écoles, Paris
VILLERELLE, 59, rue des Mathurins, Paris.
FLOURY, 1, boul. des Capucines
LA PLUME, 31, r. Bonaparte, Paris.
MONOT et BLANC, rue Victor-Hugo, Lyon.
L. BRIÈRE, rue de la Juiverie, à Etampes.
COUTÉ, rue de l'Hôtel de Ville, à Etampes.
GAIGNAULT, à Issoudun (Indre)
LECAT, à Châteauroux.



STANCES

I.

Il est doux d'écouter le roseau qui soupire
Avec d'autres roseaux dans un riant vallon ;
Un front pensif se courbe à ces accords que tire
Des chênes assemblés le rapide aquilon.

Mais, qu'auprès de la voix de l'arbre solitaire,
Les roseaux, la chênaie exhalent un vain bruit,
Quand sur la triste plaine où descend le mystère,
Elle lamente au vent qui précède la nuit !

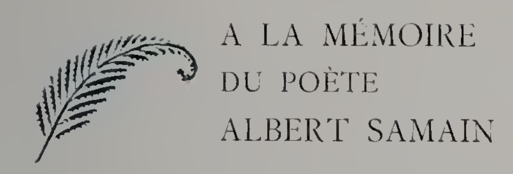
II.

Adieu ! la vapeur siffle, on active le feu ;
Dans la nuit le train passe, ou c'est l'ancre qu'on lève,
Qu'importe ! on vient, on part ; le flot soupire : adieu,
Qu'il arrive du large ou qu'il quitte la grève.

Les roses vont éclore et nous les cueillerons ;
Les feuilles du jardin vont tomber une à une,
Adieu ! quand nous naissons, adieu ! quand nous mourrons,
Et, comme le bonheur, s'envole l'infortune.

Jean Moréas.





A LA MÉMOIRE DU POÈTE ALBERT SAMAIN

Pâtre des gestes vains et du rire futil,
celui qui vint ployer l'or pur sous ses doigts frêles
a fui ce monde, las et pareil, semble-t-il,
aux anges byzantins alanguis par leurs ailes.

Que ton âme nous baigne, ô splendeur du couchant!
Il est mort, l'imagier divin de la Chimère;
demain, naîtra l'autómne immense, se penchant
sur mon seuil qu'il emplit de son odeur amère.

« Demain » s'agitera dans la clameur des voix,
dans la rumeur puissante et forte d'une houle,
où les hommes, brisant le frein vieilli des lois,
croiront vivre l'instinct fraternel de la foule.

Puis le calme sera plus grand que les combats,
et les forçats retourneront vers leurs galères,
un à un revivront les abus jetés bas;
tous les aigles hautains seront droits sur leurs aires...

...Et les obscurs regagneront l'obscurité...
Puisse une voix du soir nous redire, légère,
ton rêve : un crépuscule ardent de la Beauté,
tes vers — joyaux aimés des âmes de misère.

René d'Avril.

LE SECRET DE L'ARTISTE

Il y avait une fois un artiste qui peignait un tableau. Les autres peintres avaient des couleurs plus riches et plus rares et peignaient de plus remarquables tableaux. Lui, il peignait le sien avec une seule couleur : un merveilleux rouge qui vivait. Les gens passaient et disaient :

— Nous aimons le tableau, nous aimons la couleur.

Les autres artistes vinrent et dirent :

— Où trouve-t-il cette couleur?

Ils le lui demandèrent, et il sourit et répondit :

— Je ne puis vous le dire.

Il continua à travailler, la tête penchée et lourde.

L'un des peintres alla vers l'Orient lointain ; il acheta à grand prix de précieux produits, en fit une couleur et peignit ; mais, après un temps, la peinture était fanée. Un autre fouilla les vieux livres et fit une couleur riche et rare ; quand il l'étalait sur la toile, elle était morte.

Mais l'artiste peignait sans cesse. Son œuvre, de plus en plus, devenait rouge ; et lui, de plus en plus, devenait blanc. Un jour enfin, on le

trouva mort devant son tableau et on le prit pour l'inhumer.

Les autres artistes cherchèrent dans tous les pots et dans tous les creusets ; mais ils ne trouvèrent rien qu'ils n'eussent déjà.

Quand ils le dévêtirent pour l'ensevelir, ils trouvèrent vers le haut de sa poitrine, à gauche, la trace d'une blessure, qui devait avoir été là toute sa vie, car les bords étaient anciens et durcis, mais la mort, qui scelle toutes choses, avait l'une contre l'autre rapproché les lèvres de la plaie et l'avait close.

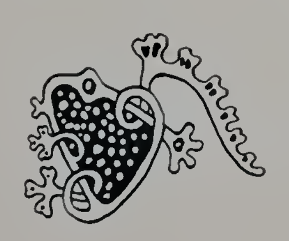
Ils l'enterrèrent. Toujours les gens passèrent disant :

— Où trouvait-il sa couleur ?

Et il arriva qu'après un certain temps, l'artiste fut oublié, mais son œuvre vivait.

OLIVE SCHREINER.

H.-D. DAVRAY trad.



ANNIVERSAIRE

Nous nous aimâmes un printemps...
Oh ! qu'il faisait chaud par nos âmes !
Nos cœurs, humbles nids chantants,
Chantaient, et l'air flambait ses flammes.

L'été passa torride, lourd,
Avec des ciels d'or ou d'orage,
Et nous brûlions à notre amour
Beaucoup mieux qu'au soleil en rage.

Quand se montra l'hiver pelu,
Alors que le zénith s'agrège,
Hélas ! nous ne nous aimions plus :
Sur nos cœurs tombait de la neige...

Mais, aux sépulcres avaleurs
On porte, chaque anniversaire,
De tristes couronnes, des fleurs,
Souvenirs mis en gerbe claire.

Moi, dès qu'éclôt l'avril rusé,
A celui dont je fus... les femmes,
Je vais apporter mon baiser,
Comme aux jours où nous nous aimâmes.

Nicolette Hennique.

L'AŒDE ET L'EPHÈBE

Pour Pierre de Querlon



U pied de l'Agora, l'aœde s'est assis. Voici l'heure de Dysis qui prépare au repos, et la cité s'éteint sous les voiles pesants de la nuit qui s'approche.

L'aœde s'est assis sur la dalle fraiche et creusée de la fontaine murmurante. Il semble très las d'avoir tout le jour marché par la région brûlée où se tordent, noueux, les oliviers d'argent. Un court manteau de laine recouvre à peine son maigre corps bruni par les ardents rayons des lointaines contrées, et, pressé de raviver ses forces épuisées, il dessèche ses lèvres dans l'eau claire de la source, puis goûte avidement aux fruits amers qu'il a cachés dans les plis de l'imation.

Le vol bourdonnant des abeilles dorées a cessé de vibrer dans l'air calme du soir. Seuls, passent les oiseaux noirs qui nichent au creux des arbres. Alors, pour remercier les dieux et rythmer ses pensées, l'aœde étreint sur sa poitrine lasse une lyre harmonieuse....

Non loin, sur le bord du chemin où croit le

cytise parfumé, un éphèbe rieur s'exerce aux osselets, et de ses grands yeux clairs regarde sa mère, qui, près de lui, au seuil des lares paternels, plie soigneusement la lessive séchée. Près de l'étable obscure d'où s'exhale une bonne odeur tiède,



le père attentif compte les bestiaux qu'il ramène des prés.

Mais voici que l'enfant s'est arrêté de jouer. Ses yeux se détournant du spectacle familier, son col gracieux se penche soudain vers la fontaine d'où partent des chants mélodieux.

L'aœde chante : il dit plaintivement les angoisses d'amour qui pâlissent le visage des vierges et rendent les fiers héros plus doux et plus dociles.

La voix s'enfle et le chant s'élargit :

L'aœde célèbre maintenant la victoire des athlètes dont les bras sont puissants, et aussi la grâce des éphèbes vaillants qui évoluent, rapides et légers, sous le regard sévère du gymnasiarque et des sophronistes. Puis ayant proclamé la beauté d'Apollon, le dieu de la jeunesse, la voix se tait et les accords meurent dans les ténèbres.

L'éphèbé s'est approché de la fontaine chuchotante... mais l'aœde est parti. La poitrine blanche et frêle secouée par l'émotion, le jeune garçon s'élance à sa poursuite; mais l'appel retentit de son père qui le cherche, et l'éphèbe s'arrête sur le chemin sombre où le chanteur a disparu. Ses paupières ont voilé ses grands yeux, et lentement, filtrant à travers cils, coulent, sur ses joues veloutées, les premières larmes de bonheur.

Roger Le Brun.



VALERIA, LUCILIA ET LIVIA.

....Elle me trompait.

Au temps où elle m'aimait, Livia tenait seule toute ma pensée ; mais depuis que j'étais malheureux, je me ressouvenais de mes anciennes amours, de Valeria, de Lucilia, et je souffrais comme si mes trois douleurs m'eussent étreint en même temps.

Tandis que j'errais au bord de l'étang, je revoyais l'image des trois femmes aimées. Leurs formes troublaient mon regard qui ne pouvait se fixer aux roseaux emmêlés, ni reposer dans les brouillards calmes de l'horizon. Je voyais Valeria, assise près de moi, tandis que nos mains s'occupaient ensemble du petit miroir de Brandusie qui pendait à sa ceinture. Lucilia était vêtue de laine rouge et, les mains

aux hanches, riait en s'élevant sur la pointe des pieds. Mais Livia surtout hantait mon regard ; dans tout objet je distinguais quelqu'un de ses gestes, et les mouvements de sa danse rapide bariolaient le paysage.

La fraîcheur de l'étang pesait à mes épaules, et ma propre douleur m'abattait plus encore. Je marchais frileusement, rageusement, au travers de la froide buée, et mon long manteau traînant sur les joncs et la mousse faisait plonger avec tumulte les grenouilles de la rive. Parfois, soudainement irrité, je hâtais le pas, la tête haute et les poings agités : je haïssais les trois femmes qui m'avaient trompé ; je pensais les jeter sur les genoux, les menacer, humilier leurs chairs maudites, et je riais de les voir à terre, frissonner leurs têtes dans leurs bras.

Et je revoyais Valeria me présentant son petit miroir d'airain ; Lucilia me regardait dans un sourire de ses yeux gris, et Livia, frappant le sol de ses sandales argentées, dansait sur un rhythme éolien... Alors, quittant avec tristesse la rive de l'étang, je regagnais par la prairie ma petite maison, et, le visage atterré, je regardais les grosses gouttes de rosée qui, enflées de jour clair, scintillaient comme des larmes rondes, puis s'évanouissaient dans l'herbe grise et courte du sol.

Dans ma demeure, je retrouvais mes tablettes polies, mon style neuf : qu'aurai-je pu écrire de ma souffrance qui ne fût pas au-dessous d'elle ? Quel

hymne eût pu rappeler la fureur et la bassesse de mon amour, quel chant passionné redire ces aveux qu'une femme entendit ?

Et je courbais mon front vers l'âtre douloureux, le menton dans la main, abattu, et les yeux fixés vers le clepsydre où coulait ma gaieté.

La flamme au mois de mai est souffreteuse et triste.

Le feu blanchissait mes mains tombantes ; quelques lueurs allanguies rampaient dans le foyer ; un peu de vent ranimait les tisons qui murmuraient. Puis une flamme montait, croissante comme un désir joyeux qui s'exalte et qui chante, — et qu'écrase un passé triste comme des cendres.

Somnolant, le front vers l'âtre, je revoyais parfois les images imprécises de mes trois amies et leur vue m'attendrissait ; leur souvenir mouillait mes yeux de bonnes larmes ; j'étais heureux. Alors, je restais immobile, les paupières closes : avec un même sourire, elles se tenaient par la main ; elles marchaient avec précaution, les yeux riants et la nuque penchée, et, à pas légers, elles tournaient doucement autour de moi...

Pierre de Querlon.



Femme assise,
Étude de
Jeanniot.



CHANSON

Eva pleure ainsi que la tourterelle
Et comme la perdrix se lamente et gémit...
Tristan lui dit : « O belle entre les belles,
« Blanche comme la neige où le clair soleil luit,
« Douce comme la pêche aux chairs juteuses et pleines,
« Dis-moi, mon amour,
« Dis-moi donc ta peine ! »

« O Tristan, je cherche et ne trouve pas
« La plante d'azur qui rend immortelle ! »
Tristan la salue et vite il s'en va
Vers la montagne aux neiges éternelles,
Puis il revient et dit à la charmante :
« Eva, mon amour,
« Je t'offre la plante ! »

Eva pleure ainsi que la tourterelle
Et comme la perdrix se lamente et gémit...
Elle prend la plante en ses mains de miel,
La porte en soupirant à ses lèvres et lui dit :
« Non, ce n'est pas la plante ! Ami, tu m'as trompée,
« C'est la fleur d'amour
« Que tu m'as donnée ! »

Mais Tristan l'étreint entre ses bras forts,
Met un long baiser sur sa bouche rose,
Et mirant ses yeux dans ses grands yeux d'or,
« Pourquoi donc, Eva, te plaindre sans cause ?
« Viens donc avec moi, belle entre les belles,
« C'est la fleur d'amour
« Qui rend immortelle ! »

René-Mary Clerfeyt.



LA SIRÈNE DE LA VANITÉ

SUR UN TABLEAU D'ANDRÉ DES GACHONS.

Une étrange musique a frappé leurs oreilles :
Les victimes, alors, à des ombres pareilles,
Emergent lentement sur le lac endormi ;
Et, leurs corps violacés surgissant à demi,
Reprises tout à coup de leur folie ancienne,
Elles se pâment aux accents de la Sirène,
Cependant que le ciel verse des larmes d'or
Sur ce funeste amour qui survit à la mort.

PAUL RÉVOIL.

TABLETTES

Théâtre de Meilhac et Halévy, 1er volume (Calmann-Lévy, éditeur).

M. Louis Ganderax entreprend avec M. Ludovic Halévy la publication du plus exquis théâtre moderne. Meilhac aimait la vie, le sourire et les larmes, l'esprit et la bonne bêtise. Toutes ses pièces, — quels que soient ses collaborateurs et même s'il est tout seul — respirent la joie de vivre, d'aimer et de rire. On n'était pas encore blasé, on pouvait être sentimental, en cet heureux temps, mort d'hier, sans être mis à l'index des belles façons. Ce premier volume contient deux des plus fameuses pièces de Meilhac et Halévy : *Froufrou* qui est tout le roman d'une femme depuis la sérénité enfantine la plus délicieuse jusqu'au calvaire du repentir le plus douloureux ; et la *Belle Hélène*, le chef-d'œuvre de l'opérette-bouffe. Puis, à côte, deux perles de ce théâtre en un acte qui avait tant de succès sous le second Empire : *Le Roi Candaule*, cocasserie très joyeuse, et l'*Été de la Saint-Martin* où les yeux sourient à travers une larme de regret. Ah ! comme on oublie le théâtre rosse à relire ces merveilleuses scènes de comédie humaine d'où le parti-pris est exclu et où l'on sent que le cœur a travaillé avec la tête, si l'on peut dire.

Les Ecrivains et les mœurs, par Henry Bordeaux (Plon et Nourrit, éd.

Voici un critique honnête. L'espèce ne court plus les rues, ni les revues. Henry Bordeaux n'a rien du moderne zoïle, partial et haineux. Il n'essaye pas non plus, selon une mode récente, à se faire des livres des autres un piédestal particulier. Il juge, sainement, selon un idéal qu'il se fait, à la louange de l'esprit français « qui se compose de grâce et de raison, d'observation, de clarté et d'un peu d'ironie... » Et il ajoute : « Les grands écrivains sont ceux qui aimèrent et sentirent la vie avec une vigueur intense et qui unirent à la sincérité dans les sentiments l'ordre, la justesse et la vivacité dans l'expression. » Dans ce troisième volume de critique, il parle avec sagesse de Châteaubriand, de Michelet, de Hugo, de George Sand, de Renan, de Taine, d'Alphonse Daudet, et parmi les vivants, entre autres, de MM. Brunetière, Faguet, Bourget, Loti, Margueritte, Barrès, Paul Adam, René Boylesve, Lucien Muhlfeld, Albert Samain, Francis Jammes, Charles Guérin et de Kipling.

L'Art d'écrire enseigné en 20 leçons par Antoine Albalat (Arm. Colin, éditeur).

« Je crois qu'on peut enseigner à avoir du talent, à trouver des des images et de bonnes phrases. Je crois qu'on peut avec une aptitude moyenne, arriver à se créer un style. » Voilà de terribles croyances, car si le livre de M. Albalat se répand (et il se répand), c'est le remplacement à brève échéance du bataillon intelligent des lecteurs par une légion égale d'écrivains. Quand tout le monde saura écrire, personne ne saura plus lire ! Nous n'en sommes pas là et au lieu de blâmer ce manuel intrépide, conseillons-en la lecture à tous les ouvriers

de la plume. Ils y trouveront de curieux renseignements et d'heureux conseils.

Une simple lecture de la table des matières donne une idée de l'étendue du labeur de M. Albalat : de la lecture, du style (originalité, concision, harmonie), de l'invention, de la narration, de la description, les images, du dialogue, du style épistolaire, etc. C'est justement dédié « aux jeunes gens, aux étudiants, aux débutants, aux jeunes filles, aux gens du monde, à tous ceux qui aiment les lettres et qui ont le goût du style. »

J. des G.

Les Boers, par Eugène Morel (Edition du *Mercure de France*).

Cet ouvrage paraît bien, comme le dit son auteur, un petit roman poétique. Certains épisodes semblent extraits d'un chant épique et quelques personnages ont la grandeur naïve des héros de l'Enéide : les Boers cherchant à s'établir dans l'Afrique du Sud et toujours repoussés par les Anglais, rappellent les Troyens cherchant à fonder Rome ; M. Van Dever ressemble particulièrement à Enée, et la vieille dame Van Dever, née Malebranche, est une sibylle aussi renseignée que celle de Cumes. Quant à la langue, c'est celle de l'évangile : elle est pure et imagée. Peut-être ne faut-il pas se contenter de dire que ce petit livre est très bien fait, mais ajouter qu'il est excellent. Outre qu'il s'émeut de la destinée d'un peuple que la renommée loue presque universellement, M. Eugène Morel en parle avec une forte vérité : les Boers ne sont pas seulement des gens qui ont du courage ; ils sont naïfs, traditionnels et maladroits, — défauts qui ne sont pas secondaires et dont M. Morel a su si bien tirer parti qu'il a fait des hommes de ces héros presque fabuleux, et une histoire de ce petit conte biblique.

P. Q.

LES REVUES

Lire, dans l'*Ermitage*, des vers de Ch. Chauvin et une Lettre d'André Gide à Saint-George de Bouhelier — dans la *Vogue* une nouvelle de L. Codet et des vers de E. Sansot-Orland — dans le *Pays de France* des pages de Ch. Guérin, Gasquet, Raymond Bouyer — dans le *Mercure de France*, un conte de Wells — dans la *Revue Blanche*, un extrait du prochain volume des *Mille nuits et une nuit*, exacte traduction du Dr Mardrus. — *La Revue hebdomadaire* continue à publier les Chroniques littéraires de H. Bordeaux, dont il est parlé plus haut. — L'*Art Méridional* reproduit le petit *Essai sur les Muscles* que nous avons publié en avril, avec la belle esquisse d'André des Gachons. — *Pel i ploma* donne toujours d'admirables dessins de Casas. — *L'Ame Latine* a consacré un de ses numéros à *La Geste du Bon Roy*. — La *Vie* d'Ernest Gaubert et la *Revue Impressionniste* d'Alex. S. Patrickios, promettent une remarquable fusion pour novembre. — Un numéro du *Beffroi* est consacré à Albert Samain, le malheureux poète du *Jardin de l'Infante*. — Dans la *Grange Lorraine*, des vers de Briquel et d'Avril, les auteurs de *Messidor et Prairial*, dont nous reparlerons.

P. Q.

73-811

REVUES A LIRE :

Le Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé.
L'Hémicycle, 3, Villa Michon.
La Plume, 31, rue Bonaparte.
La Vogue, 52, faubourg Poissonnière.
Le Pays de France, d'Aix en Provence.
L'Ame latine, de Toulouse.
La Revue Phocéenne, de Marseille.
La Revue Impressionniste.
La Traditicn.
La Clavellina, de Perpignan.
Germinal, de Lyon.
Le Beffroi, de Lille.
La Province.
Gil'a, de Gaillac.
L'Œuvre internationale.
L'Effort.
La Terre nouvelle, de Lyon
La Revue du Languedoc, de Lamalou.
La Revue Franco-Allemande, de Munich.
Le Sagittaire.



REVUE BIBLIO-ICONOGRAPHIQUE

RÉDACTEURS EN CHEF :
Pierre DAUZE + D'EYLAC
paraissant tous les mois (les vacances exceptées) donnant en supplément après chaque grande vente publique de livres, la liste des prix pratiqués.
Abonnement 12 fr. par Année

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Par Pierre DAUZE
Un fort volume in-8, paraissant chaque année et donnant la description et les prix des livres vendus publiquement à PARIS et en PROVINCE
30 francs par Année.
Bureaux : 9, rue du Faubourg Poissonnière, Paris

LE MERCURE DE FRANCE

Directeur : A. Valette.

15, rue de l'Échaude-St-Germain, Paris

Un an 20 fr Le numero 2 fr.

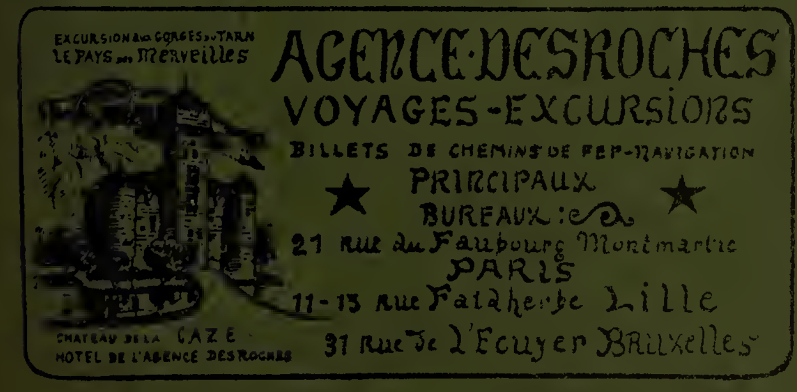
Étranger :

Un an : 24 fr. Le numéro 2 fr. 25.

Changements d'adresses :

La rédaction de
L'HÉMICYCLE
est désormais tranférée,
3, Villa Michon, rue Boissière,
Paris.

LA VOGUE
depuis sa fusion avec
l'Anthologie-Revue
réside, 52, rue du Faubourg-Poissonnière. Paris.



Étampes — Imp. Lecesne. *Le Gérant* : O. Lecesne.



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef : Pierre de Q[illegible] [illegible] rue Boissière, Paris.

Collaborateurs artistiques : Paul B[illegible] V. Charpiot, André des Gachons, D[illegible] H. [illegible] Giffard, Henri Gentil, Léonce de Joncière, [illegible] Louis, F. Maillaud, G. Ricard-C[illegible], [illegible] chegrosse, F. Rup, Tardieu, J.-W. Sket[illegible], J[illegible] Vibert.

Collaborateurs littéraires : B[illegible] Bouyer, René Boylesve, Th. Braun, C[illegible] R.-M. Cierfeyt, G.-Z. Clouwez, H.-D. Davray, [illegible] Ed. Ducoté, Louis Fabulet, M. du F[illegible] Jacques des Gachons, Ernest Gaubert, [illegible] Gourmont, Charles Guérin, Nicoleit, [illegible] Francis Jammes, Hugues Lapai[illegible], Roger L[illegible] Louis Mercier, Gabriel Meusnier, M. M[illegible] Maurice Rollinat, Lucien L[illegible], Stuart M[illegible] Louis Payen, Edmond Pilon, Hugues R[illegible], [illegible] Jules Renard, Lionel des Rieux, W. Ritter, J[illegible] Antoine Sabatier, Ed. Sansot-Orland, Émile V[illegible]